



Recd Aug 5 9. 1854.

Reverend J. A. Hill

XIX

Lloyd Austriaco Athens

Zante ce 7 Août 1854.

Mon cher Monsieur.

Jamais avec plus d'impatience j'e n'ai attendu votre lettre, comme celle du 4 Août que je viens de recevoir, le plaisir qu'elle m'a procuré à répondre au desir que j'en avais et à l'inquietude de l'attente.

Je ne vous dirai pas en quelle condition cette pauvre lettre m'est parvenue, toute decoupée, puante des fumigations aux quelles par mesure sanitaire on soumet les lettres. C'est ainsi que les pauvres malades sortent des mains des medecins, lorsqu'ils sont le bonheur de se sauver de la plus grave maladie qui se joigne toujours à celle dont ils sont atteints, et que vous me permettez d'appeller medecine.

Pour notre consolation il faut dire que tant au Pyré comme à Athènes se présente un phénomène, qui n'est pas nouveau dans l'histoire du cholera. On a vu d'autres pays aussi où la maladie s'est contentée dans les hopitaux sans s'étendre au dehors, et on a conclu avec raison que non seulement chez les individus mais aussi parmi les pays est nécessaire la prédisposition pour en être atteints. Ce dont je vous dis est arrivé il y a quelques années à Göttingue en Allemagne, ailleurs on a observé un fait encore plus curieux, dans une même rue, un des côtés de la rue ravagé du cholera tandis que dans l'autre on jouissait d'une parfaite santé. Puisque dans la nature et dans la marche de la maladie restent encore bien de choses à être expliquées on a le champ libre pour se flatter avec toute sorte d'espérances.

Comme dans ce monde tout marche par voie
de compensation peut-être que le bon Dieu
a décidé de ne pas envoyer à Athènes le choléra,
une fois qu'il y a installé la dictature de
Calléjé ! Mais je vous demande c'est une
farce qu'on y joue où on pense de gouverner
sérieusement le pays ! En tous cas ce ne sera
pas le plus grand honneur des bajonnettes
Anglo-françaises d'avoir prétendu de faire
d'un fat un grand homme ! La retraite
de Calléjé du ministère m'avait fait
concevoir les soupçons qui malheureusement
se sont réalisés. La conclusion de tous cela
c'est que la Grèce n'a pas un seul homme
capable de gouverner, et dans un pareil cas
Dieu seul connaît comment elle pourra sortir
de la déplorable condition où je la vois plongée.
Sera-t-il en changeant de maître², je ne veux
pas aborder une pareille question, quoiqu'il me
semble que ce soit un moyen de déplaire mais
non pas de résoudre le problème.

Je vous joins ici ma réponse à la lettre de
notre Abigail : depuis près de deux semaines
je me suis retiré avec ma famille à la cam-
pagne, l'absence de la petite qui l'année
dernière avec son extraordinaire vivacité exagait
notre solitude se fait sentir bien vivement,
et plus encore chez les jeunes petites paysannes
qui formaient la Cour d'Abigail, & que
cette année-ci je vois rôder sombres et
melancoliques dans les environs qui retentis-
sient jadis de tant de bruit.

Mes enfans bien reconnaissans à votre
bienveillant souvenir me ^{chargent} ~~font~~ de vous
présenter leurs respects, en vous priant
de les faire aussi agréer à Madame Eliza
et aux autres dames, j'espère que vous
voudrez bien y joindre mes salutations
bien distinguées.

Croyez moi avec les sentimens de la plus vive
reconnaissance

Votre dévoué

H. Lunzi